

A UNE ENFANT

Oh ! non, tu ne sais pas, enfant, ce qu'il en coûte
 Au cœur endolori
 De sentir s'échapper lentement, goutte à goutte,
 Les pleurs souvent amers d'un souvenir chéri.

Encor dans les sentiers où s'amuse l'enfance,
 Tu ne vois rien venir
 Que la saison des fleurs qui, joyeuse, s'avance,
 Ton cœur est à l'espoir et non au souvenir.

Pour te rendre joyeuse, en secret tout conspire.
 L'été, ce sont les fleurs.
 Les bosquets pleins d'ombrage et l'onde où l'on se mire,
 Le gazon tout soyeux, les oiseaux querelleurs.

L'hiver te réjouit avec sa blanche neige
 Où glisse ton traîneau ;
 Et malgré les rigueurs dont l'autan nous assiège,
 Tu nargues l'ouragan comme fait le moineau.

Ainsi donc tour à tour chaque saison t'apporte
 Quelques nouveaux plaisirs.
 Tandis qu'elle me jette, en passant à ma porte,
 De plus mortels soucis, de plus vastes désirs.

Oh ! garde encor longtemps la douce quiétude
 Qui fait ton ciel serein.
 Préfère aux vains honneurs la sainte solitude,
 La douce paix du sage aux pleurs du pèlerin.

Garde au fond de ton cœur cette fleur d'innocence
 Si prompt à se flétrir.
 Ne t'égarer jamais dans le sentier immense
 Où l'espoir vient mourir.

Et dans quinze ans d'ici, lorsque tu seras grande,
 Je te verrai des yeux.
 Homme bientôt mûri que le trépas gourmande,
 Content de ton bonheur, j'en bénirai les cieux.

M. J. A. POISSON.
 Arthabaskaville, août 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XVII

LE ROI DES ÉTUDIANTS ENTRE EN CAMPAGNE

Gustave Després—nous voulons lui conserver ce nom sous lequel il était connu à l'Université—Gustave Després, disons-nous, occupait, rue Saint-Georges, un appartement confortable, composé de deux pièces.

L'une de ces pièces, bien éclairée et presque spacieuse, donnait sur la rue et cumulait les attributions de cabinet de travail, de salon et de laboratoire chimique.

C'était une sorte de pandémonium où il y avait un peu de tout.

Les crânes grimaçants y coudoyaient sans façon les fioles de médicaments ; les tibias et les fémurs, épars et disparates, se prélassaient philosophiquement sur les meubles ; un atlas d'anatomie, tout ouvert et peu soucieux de la crédulité de ses planches, reposait cyniquement sur un volume de poésie d'Alfred de Musset ; ... et la grande table, dressée au milieu de la pièce, ne se faisait pas scrupule de marier, dans le plus charmant des désordres, livres de médecine et romans, scalpels et pipes, tabac et journaux, os humains et cornues de verre ! ...

Ajoutez à tout cela une bibliothèque adossée à la muraille, dans un coin, un canapé, deux chaises, un joli hamac havanais suspendu aux solives du plafond, et un petit poêle de fonte, en forme de pyramide, à deux pas de la table. ... puis faites-vous un peu l'idée du chaos que ça devait être...

Cependant, le Roi des Etudiants se plaisait au milieu de ce désordre artistique. Il aimait à embrasser d'un coup d'œil, péle-mêle et heurtées, toutes ces choses si peu faites pour aller ensemble. ... Sa puissante imagination y puisait des éléments de rêverie et s'y repaissait, comme le fait le gourmet à la vue d'une table abondamment servie.

La seconde pièce, plus petite et située en arrière, servait de chambre à coucher. Il est inutile pour nous d'y pénétrer et d'en faire la description.

Passons donc. Comme on le voit, le logement de notre ami Després ne manquait pas d'un certain luxe ; et, pour un carabin surtout, il pouvait presque passer pour somptueux.

C'est que le Roi des Etudiants n'était plus ce jeune homme riche seulement d'illusions que nous avons connu à Saint-Monat. Un de ses oncles, céditaire, avait eu, deux années auparavant, le bon esprit de coucher Gustave sur son testament, et la non moins bonne idée de partir pour un monde meilleur.

Or, ce respectable vieux garçon laissait après lui, outre les regrets de rigueur, une petite fortune assez rondelette, que Després empocha sans se faire prier le moins du monde.

Et voilà comment il se faisait que le Roi des Etudiants pouvait loger sous des lambris décent, et tenir tête aux exigences de la haute dignité dont l'avait revêtu ses confrères.

Le 22 juin de l'année 186... juste au lendemain de la scène à laquelle nous venons d'assister entre le Caboulot et sa sœur, Gustave Després fumait sa pipe, nonchalamment étendu dans son hamac.

Il était environ trois heures de l'après-midi. Le Roi des Etudiants venait de rentrer du cours, et, à moitié perdu dans un nuage de fumée, il paraissait réfléchir profondément.

Quelques heures auparavant, il avait eu avec Champfort une longue conférence, qui s'était terminée par le dialogue suivant :

—Ainsi, Paul, tu ne crois pas qu'il aille ce soir à la Folie-Privat ?

—Edmond, qui l'a vu tout à l'heure, doit remettre à ma tante une lettre de Lapière, dans

laquelle il s'excuse de ne pouvoir se rendre aujourd'hui à la Canardière.

—Ah ! voilà qui ne laisse aucun doute. Dans ce cas, je vais commencer de suite mes petites combinaisons.

Il n'est que temps, mon cher Després, car le pouvoir de ce coquin s'affermir de jour en jour.

—Bah ! laisse-moi faire : nous avons encore quatre grandes journées devant nous, et c'est plus qu'il ne m'en faut pour charger la mine qui fera tout sauter.

—Que comptes-tu faire à ton entrée en campagne ?

—Mais pas grand'chose, mon cher. Je compte aller tout bonnement me promener à la Canardière. Ta tante possède un fort joli parc, et j'ai l'intention d'y aller herboriser.

—Oui, je comprends... et, tout en herborisant, tu feras nos petites affaires.

—Précisément, mon cher. Tu peux t'en rapporter à moi : une fois dans le cœur de la place, je mènerai rondement les choses. Ce n'est pas pour rien que je suis allé jusqu'aux Etats-Unis relancer le misérable qui m'a envoyé au pénitencier ; ce n'est pas pour rien, non plus, que j'attends depuis de longues années le moment où je pourrai broyer cette canaille sous mon talon...

—L'heure approche ; elle va sonner... le Roi des Etudiants entre en campagne !

—Vive le Roi des Etudiants ! avait dit Champfort, en prenant congé.

—A demain, avait répondu Després. Il y aura probablement du nouveau.

Et Champfort était parti, laissant Després débrouiller seul les fils de sa trame.

Depuis environ une demi-heure, Gustave jonglait dans son hamac, en suivant d'un regard distrait les capricieuses ondulations des petites colonnes de fumée qui s'échappaient de ses lèvres, lorsque soudain, un coup de sonnette retentit.

Gustave sauta à terre et murmura :

—C'est lui ; il est exact.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, quand on frappa à la porte et que la figure sympathique d'Edmond Privat se montra dans l'encadrement.

—Ah ! mon cher, voilà qui s'appelle répondre gentiment à une invitation, s'écria Després en secouant la main du jeune homme.

—Votre Majesté ne pourra donc pas dire, comme Louis XIV, qu'elle a failli attendre, répondit Edmond en riant.

—Oh ! ma Majesté n'y regarde pas de si près, et n'est pas aussi exigeant que le Roi-Soleil. Elle s'accommode fort bien de l'empressement amical de ses fidèles sujets de l'Université-Laval.

—En ce cas, sire, mettez mon amitié à contribution, répartit Edmond, en s'inclinant avec un respect comique.

—Votre Majesté m'a dépêché une estafette, armée d'un billet, m'invitant à transporter ma rutilante personne ici. Je suis accouru. Que veut le Roi des Etudiants ?

—Ce qu'il veut ?... Je vais te le dire. Prends un siège, Linna, et assieds-toi !

L'étudiant en droit s'installa dans un fauteuil. —Mon cher Edmond, reprit Després d'une voix grave, j'ai à te parler de choses infiniment sérieuses, et j'ai besoin, avant d'entamer un sujet d'une aussi grande importance, que tu me dises sincèrement si tu aimes un peu cette vieille culotte de peau, qui s'appelle Gustave Després.

Edmond regarda son ami avec des yeux étonnés, puis se levant d'un bond et lui prenant les mains :

—Si je t'aime ! si je t'aime !... s'écria-t-il. Mais, en vérité, mon pauvre Gustave, en doute-rais-tu, par hasard ?

—Allons, je te crois. Merci... avec de braves cœurs comme toi, on peut tout entreprendre et il faut jouer cartes sur table.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Edmond, et pourquoi ces airs solennels ?

—Il y a, mon cher, que je veux empêcher un crime abominable de se consommer et un bandit d'entrer de force dans une famille respectable.

—Mais... qu'ai-je à voir dans cette affaire et comment puis-je t'être utile ?

—Tu as tout à y voir et tu dois m'aider, car la famille dont je parle est la tienne et le bandit qui cherche à s'y introduire se nomme Joseph Lapière.

—Quoi ! s'écria le jeune Privat, mon futur beau-frère ? ...

—Lui-même, mon cher.

—Et tu dis... ?

—Que c'est une horrible canaille, indigne de dénouer les cordons des souliers de ta sœur.

—Mais d'où sais-tu cela ?

—Je possède tous les secrets de ce garnement et j'ai en ma possession assez de preuves pour le confondre de la façon la plus évidente...

—En vérité ?... Mais alors, ma pauvre sœur est donc victime de quelque horrible machination ?

—Mlle Privat est en effet si bien enchevêtrée dans le réseau de mensonges tissé autour d'elle par Lapière, qu'elle ne peut s'échapper et qu'elle marche fatalement au sacrifice, croyant laver de la mémoire de son père une souillure imaginaire.

—Ah ! je comprends maintenant ses tristesses incompréhensibles et la demi-confiance qu'elle m'a faite un jour.

—Quelle confiance ?

Edmond raconta à Després la scène du parc que l'on sait. Puis, quand il eut fini :

—Depuis ce jour, ajouta-t-il, j'ai compris qu'il y avait un secret terrible entre ma sœur

et son fiancé... mais lequel !... C'est ce que je n'ai jamais pu deviner.

—Ce secret, mon cher, je te l'expliquerai en temps et lieu. Pour aujourd'hui, contente-toi de prendre ma parole et de savoir que ce secret est une habile combinaison de Lapière pour forcer ta sœur à l'épouser et à lui apporter sur-tout une dot considérable.

—Oh ! l'infâme !... s'écria le frère de Laure, en serrant les poings... mais je ne souffrirai pas cela, moi, et dussé-je le tuer sur les marches de l'autel...

—Mauvais moyen, mon cher. La violence ne fait jamais de bonne besogne.

—Que faire alors ? je ne peux pourtant pas laisser cette pauvre Laure donner tête baissée dans un pareil traquenard.

—Que faire ?... Me laisser agir et suivre mes instructions. Cet homme m'appartient, Edmond. Il y a six ans que je le guette et que je m'apprete à venger la perte de mon bonheur.

—Que t'a-t-il donc fait ? demanda naïvement le jeune étudiant.

—Ce qu'il m'a fait ? rugit Després... Il m'a volé ma fiancée, puis, après s'être battu en duel contre moi, m'a dénoncé aux autorités, qui, elles, m'ont envoyé au pénitencier de Kingston...

—Voilà ce qu'il m'a fait !

Il se fit un silence. Edmond Privat attendait que le calme fut revenu sur la figure sombre de Després. Enfin, il tendit à son camarade sa main finement gantée :

—Mon cher Gustave, dit-il, le danger que court ma sœur m'épouvante... je m'en rapporte à toi pour l'éloigner de sa tête... Mais, de grâce, ne perdons pas de temps et suis-moi au cottage. Nous tâcherons d'ouvrir les yeux de cette malheureuse enfant.

—Mon cher, j'allais te proposer cette petite promenade. J'ai besoin en effet de voir Mlle Privat, mais je dois lui parler à elle seule. La chose est-elle possible ?

—Hum ! à la maison, ce n'est guère praticable.

—Ne peux-tu la prier d'aller faire un tour dans le parc avec toi ?

—Oh ! pour cela, oui : c'est très-facile.

—Une fois dans le parc, tu me feras l'honneur de me présenter à elle et tu l'éloigneras un peu, de manière à nous permettre de converser librement. Le reste me regarde.

—Mais, ma mère te verra pénétrer dans le parc.

—Pas du tout : j'entrerai sous bois en faisant un détour, à distance du cottage.

—En effet, tout est pour le mieux : partons.

—Une minute. Lapière ne viendra pas chez vous aujourd'hui, n'est-ce pas ?

—Je suis certain que non. Il a une affaire importante à régler ; m'a-t-il dit, et j'apporte une lettre de lui à ma mère.

—Très-bien. Maintenant un dernier mot.

—Parle.

—Donne-moi ta parole d'honneur de ne pas souffler mot à personne de la conversation que nous venons d'avoir.

—Pas même à ma mère ?

—Puisse tu le veur, je te la donne.

—Merci. Maintenant, je fais un bout de toilette et je te suis. As-tu ta voiture ?

—Oui, elle est à la porte.

—C'est bien : nous serons rendus là-bas avant cinq heures.

—Oh ! oui, il n'est que quatre, Després, qui avait fini sa toilette, rejoignit son camarade, et une minute après tous deux roulaient à grand fracas vers la Canardière.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 23.—On dit que le pont de l'aqueduc par la rivière Saint-Charles menace ruine. L'ouvrage a été mal fait et il faudra \$20,000 pour construire un nouveau pont. S'il arrive un accident, la ville sera privée d'eau pendant plusieurs jours.

New-York, 23.—Une dépêche dit que la fièvre jaune est certainement épidémique à Charleston. Six nouveaux cas ont été rapportés hier. La semaine dernière, sur douze cas il y a eu six décès. Le premier cas a été constaté sur une barque anglaise arrivée de Saint-Thomas avec un certificat de santé. Cette barque avait fait une quarantaine de 10 jours seulement.

Une dépêche spéciale d'Atlanta, Georgia, dit qu'à Savannah il y a 2,000 personnes atteintes de la fièvre jaune. 180 cas ont été rapportés hier, sur ce nombre il y a eu 56 décès. 8,000 personnes ont demandé des secours hier. La plus grande misère règne dans la ville. Le comité de secours dans son rapport de la semaine dernière dit que les dépenses s'élèvent à \$3,000 par jour. Tous les nègres dépendent des sociétés de bienfaisance pour avoir des secours.

Le même journal dit qu'il y a six cents cas de fièvre jaune à Brunswick, Georgia, c'est-à-dire à peu près la moitié de la population est atteinte par le fléau. On a constaté 56 décès.

New-York, 25.—Malgré la pluie torrentielle qui tombait cette après-midi, des milliers de personnes se sont rendues sur tous les points où elles pouvaient être témoins de la grande explosion.

La police a maintenu l'ordre le plus parfait dans la foule et a empêché les imprudents de s'aventurer trop près des mines. Un premier coup de canon a été tiré pour prévenir les habitants des environs de sortir de leurs maisons et d'ouvrir portes et fenêtres.

Au troisième coup de canon, à dix heures et demie, l'eau a été soulevée à une hauteur de 100 pieds au-dessus de Hell Gate. L'explosion a été déterminée par un courant électrique parti de Hallet's Point, à une distance de 500 pieds des mines. Tout le récif s'est effondré et l'opération a été un grand succès pour le général Newton. La détonation n'a pas été très-forte, mais le sol a vibré pendant plusieurs secondes comme s'il y avait eu un tremblement de terre. Pas un carreau de vitre n'a été cassé dans les maisons.

Belgrade, 23.—Le général Tcherniaïeff a télégraphié au prince Milan que les Turcs s'étaient retirés des environs d'Alexinatz. Abdul Kerim Pacha y reste avec 18,000 hommes.

Le général serbe Cholak Antitch rapporte que 20 bataillons turcs sont campés devant Javon. Les Turcs se concentrent aussi en force sur le Dravos.

M. Ristic, ministre serbe des affaires étrangères, vient d'envoyer une nouvelle note aux représentants des puissances leur mandant que les Turcs auraient violé trois fois les conditions de l'armistice. Il dit que ces derniers ont attaqué les Serbes mardi à Dikava et vendredi à Jagochitzza. Ils ont aussi occupé une île serbe sur la Drana.

Constantinople, 26.—La Porte a télégraphié à ses représentants à l'étranger qu'elle a envoyé 18,000 livres turques aux victimes des atrocités de la Bulgarie et qu'elle a pris des mesures pour faire rebâtir les villages incendiés.

Philadelphie, 28.—Le Canada a obtenu trois cents prix à l'Exposition du Centenaire. Les listes officielles seront données à la presse sous le plus court délai possible. Tous les commissaires ont été applaudis au moment où ils recevaient les prix. Le commissaire anglais est venu le dernier. Lorsqu'il s'est présenté devant le Président, toute l'assistance s'est levée pour le saluer avec des hurrahs. A l'exception du commissaire américain, il est le seul qui ait été l'objet d'une ovation aussi enthousiaste.

—Une dépêche de Belgrade au *Daily News* mande qu'une grande bataille est imminente. Le gén. Tcherniaïeff a été rappelé à Belgrade par le consul russe ; il a refusé de s'y rendre parce qu'il se propose d'attaquer immédiatement les lignes turques.

—Le correspondant du *Times* à Belgrade télégraphie ce qui suit :

—Il n'y a pas eu de changements ici aujourd'hui ; l'excitation est moins grande ; les Russes croient que les conditions de la paix proposées par les puissances seront rejetées par la Porte. Si cette dernière ne les accepte pas, la continuation de la guerre est certaine. Ce serait une folie de la part de la Russie de ne pas accepter les conseils qu'on lui donne ; les Russes et les Serbes sont des races aguerries qui pourront endurer facilement les rigueurs d'une campagne d'hiver, ce que ne pourraient faire les Turcs. Le gouvernement serbe garde le silence sur la question de la royauté du prince Milan, mais les amis de ce dernier, qui sont en grande majorité, déclarent que la proclamation doit être faite à Belgrade avec toute la solennité possible. Si cette proclamation a lieu, quelques consuls recevront de leur gouvernement l'ordre de se retirer de Belgrade.

—Les avis de Constantinople sont satisfaisants, la Porte est disposée à accepter les conditions de la paix, mais elle veut qu'elles soient rédigées d'une manière plus compatible avec sa dignité. Il n'y a qu'une acceptation immédiate des conditions, telles qu'elles ont été posées, qui puisse prévenir de nouvelles difficultés. La situation paraît très-critique et la Porte connaît parfaitement la position dans laquelle elle se trouve.

Londres, 30.—Une dépêche spéciale de Belgrades au *Times* mande que les généraux Tcherniaïeff et Papovitch ont attaqué les Turcs jeudi matin, et les ont poursuivis jusqu'à la Tschitza.

Pendant l'engagement, le feu de l'artillerie serbe a fait sauter sept caisses de munitions dans le dépôt des Turcs. Un grand nombre de ces derniers ont été tués.

Pendant la bataille, le gén. Hervatavich a pris l'armée turque en flanc et a réussi à s'emparer des hauteurs qui dominent le camp ottoman.

L'armée turque est menacée sur trois côtés. Le gén. Tcherniaïeff avec le gros de l'armée serbe menace le front, le gén. Popovitch la gauche et le gén. Horvatovich la droite.

Londres, 30 a.m.—Le correspondant spécial du *Standard* à Belgrade télégraphie que la bataille de jeudi a été une victoire glorieuse pour les Turcs.

L'armée turque a été toute la journée sous le feu des redoutes serbes, qui s'étendaient en demi-cercle sur une distance de vingt milles.

Les Turcs ont repris l'offensive et ont repoussé les Serbes, qui ont subi des pertes considérables.

—Aux Etats-Unis, le pays du progrès quand même, un grand nombre de femmes commencent à exercer les professions libérales. Parmi elles, il y a actuellement : 530 médecins, 28 dentistes, 5 avocats et 68 prédicateurs.

Des navires coupent leurs amarres et abandonnent leurs ancres pour fuir la tempête ; mais c'est pour la chercher que des peuples brisent les liens de la tradition et disent adieu à leur passé.